

La lecture rousseauiste
et un lecteur « ordinaire »
au XVIII^e siècle

Robert Darnton

Pour apporter du concret aux débats de cette rencontre, j'aimerais présenter un dossier, le dossier d'un lecteur que je qualifie d'« ordinaire », et qui atteste l'appropriation du rousseauisme dans le public provincial à la veille de la Révolution.

Mais d'abord, je voudrais partir d'une proposition que vous ne contesterez probablement pas : la lecture reste mystérieuse. Nous avons de la peine à la comprendre aujourd'hui et encore plus de difficulté à cerner ce qu'elle était par le passé. Nous ne pouvons pas présumer qu'elle a toujours été pour d'autres ce qu'elle est actuellement pour nous, et rien ne serait plus dangereux, dans une histoire de la lecture, que l'anachronisme. Ces considérations paraîtront banales, mais je crois qu'elles justifient l'étude d'un cas très précis, où l'on voit paraître clairement un lecteur d'Ancien Régime ; car on ne saurait le dire assez : les hommes du XVIII^e siècle habitaient un univers mental qui n'existe plus et que nous avons du mal à reconstruire d'après ses traces dans les archives.

Ouvrons donc ce dossier. Il consiste en quarante-sept lettres conservées parmi les cinquante mille des archives de la Société typographique de Neuchâtel (STN). Ces archives sont d'une richesse exceptionnelle, bourrées d'informations sur tout ce qui concerne

le livre au XVIII^e siècle – tout, sauf la lecture. La lecture d'autrefois nous échappe presque toujours. Grâce aux recherches de spécialistes comme Henri-Jean Martin, Daniel Roche, Roger Chartier et Jean Quéniart, nous commençons à savoir ce qu'on a lu sous l'Ancien Régime, mais nous ignorons comment ces lectures se sont faites. Nous disposons de quelques exemples, mais ce sont presque toujours des personnages célèbres, une madame Roland, un Brissot, un Stendhal, qui parlent rétrospectivement de leur lecture de Rousseau dans leurs mémoires. Je crois donc important de se pencher sur le dossier d'un homme inconnu, qui n'avait rien d'extraordinaire, et qui dit ses lectures en racontant sa vie quotidienne. C'est le seul dossier de ce genre qui existe dans les archives de la STN, ou ailleurs, à ma connaissance¹.

L'homme s'appelle Jean Ranson. Il a vingt-sept ans en 1774, quand commence sa correspondance avec la STN. D'une famille éparpillée partout dans l'Angoumois, il habite La Rochelle. Il est négociant, assez riche pour surmonter sans difficulté la crise de l'armement occasionnée par la guerre d'Amérique. Et il est protestant. C'est la raison pour laquelle sa famille l'a envoyé à l'âge de treize ans faire ses études à Neuchâtel. Son maître au collège était Frédéric-Samuel Ostervald, personnage important, issu d'une famille de pasteurs célèbres, qui devait fonder la STN quelques années plus tard. Revenu à La Rochelle, le jeune négociant s'approvisionne en livres chez son ancien professeur, mais ce ne sont pas là des affaires commerciales. Les deux hommes sont liés d'amitié, et ils échangent des lettres où ils parlent de leur vie familiale autant que de la littérature.

Bien qu'il n'achète que pour sa bibliothèque privée, les commandes de Ranson sont importantes – cinquante-neuf livres pendant une période de onze ans, assez pour nous donner une idée générale du

contenu de ses lectures, qu'on peut résumer dans le tableau suivant (pour plus de détails, voir l'annexe) :

I – Religion (12 titres)

Écriture sainte, livres de dévotion : La Sainte Bible, Psaumes de David. *Abrégé du catéchisme d'Ostervald. Recueil de prières*, Roques. *Nourriture de l'âme*, Ostervald. *Morale évangélique*, Bertrand. *Dévotions chrétiennes*.

Sermons : *Année évangélique*, Durand. *Sermons sur les dogmes*, Chaillet. *Sermons*, Bertrand. *Sermons*, Perdriau. *Sermons*, Romilly.

II – Histoire, voyages, géographie (4)

Histoire philosophique, Raynal. *Voyage en Sicile et à Malte*, Brydone. *Voyage dans la Suisse*, Sinner. *Description des montagnes de Neuchâtel*, Ostervald.

III – Belles-lettres (14)

Œuvres : Molière. La Harpe. Crébillon père. Piron. Rousseau (1775). Rousseau (1782). Œuvres posthumes de Rousseau.

Romans, contes : *Histoire de François Wills*, Pratt. *Le Paysan perverti*, Rétif de La Bretonne. *Adèle et Théodore*, Mme de Genlis. *Don Quichotte*, Cervantes.

Autres : *Théâtre de société*, Mme de Genlis. *L'an 2440*, Mercier. *Mon bonnet de nuit*, Mercier.

IV – Médecine (2)

Soins pour la conservation des dents, Bourdet. *Avis contenant un remède contre la rage*.

V – Livres d'enfant, pédagogie (18)

Amusement : *Théâtre d'éducation*, Mme de Genlis. *Nouveaux contes moraux*, Mme Leprince de Beaumont. *L'Ami des enfants*, Berquin. *Fables*, La Fontaine. *Les Hochets moraux*, Monget. *Les Jeux d'enfants*, Feutry. *Lectures pour les enfants*. *Magasin des enfants*, Mme Leprince de Beaumont. *Conversations d'Émilie*, Mme d'Épinay. *Entretiens, drames et contes moraux*, Mme de Lafite.

Instruction : *Annales de la vertu*, Mme de Genlis. *Cours de géographie élémentaire*, Ostervald. *Les Vrais Principes de la lecture*, Viard. *Abrégé de l'histoire universelle*, Lacroze.

Pédagogie, éducation morale : *Legs d'un père à ses filles*, Gregory. *Dissertation sur l'éducation physique des enfants*, Ballexserd. *Éducation morale*, Comparet. *Instructions d'un père à ses enfants*, Trembley.

VI – Autres (9)

Encyclopédie, Diderot et d'Alembert. *Le Socrate rustique*, Hirzel. *Le Messager boiteux*. *Mémoires secrets*, Bachaumont. *Relation des derniers jours de Rousseau*, Le Bègue de Presles. *Le Citoyen*, J.-J. Rousseau. *Lettres de Haller contre Voltaire*. *Tableau de Paris*, Mercier. *Portraits des rois de France*, Mercier.

Religion	12
Histoire, voyage	4
Belles-lettres	14
Médecine	2
Livres d'enfant	18
Autres	9
TOTAL	59

De cette statistique la base est trop mince pour pouvoir en tirer des conclusions solides, mais elle donne une idée des livres lus par notre homme. Toutefois, on n'y trouve pas tous ses livres, il s'en faut de beaucoup. Ranson fait des commandes à d'autres libraires, notamment à Pavie, son fournisseur préféré à La Rochelle. Il lit sans doute aussi des livres qu'il tient de sa famille. Nous n'avons pas dans ces achats le profil de sa bibliothèque entière. Mais c'est assez pour fournir une indication sur ses lectures courantes, surtout celles qu'il commente dans ses lettres. Notons rapidement les rubriques principales.

Livres d'enfant et de pédagogie. C'est la plus grande surprise du dossier. Cette catégorie peu commune représente presque le tiers du total. Son importance découle de la naissance des enfants de Ranson et de son intérêt pour leur éducation. Nous y reviendrons.

Religion. Le protestantisme de Ranson paraît teinté de piétisme. Il commande l'Écriture sainte, les psaumes, la Bible d'Ostervald connue comme la « Vulgate protestante » en France, et surtout des sermons. Il souligne dans ses lettres qu'il désire « de bons sermons nouveaux. La France en est affamée depuis longtemps² ». Plus portés sur la morale que sur la théologie, les auteurs sont des pasteurs suisses et hollandais, et rappellent parfois le vicaire savoyard.

Histoire, voyages, médecine. Autant de sujets sous-représentés dans les commandes, comme la jurisprudence et les sciences naturelles qui n'y paraissent point. La STN offre ces sortes de livres et bien d'autres dans ses catalogues, mais Ranson leur préfère la littérature légère. Il ne donne pas pourtant dans la frivolité. Il achète l'*Encyclopédie* et l'*Histoire philosophique* de l'abbé Raynal, qui ne semblent pas trop mal assortis à côté des sermons, et il se permet

deux ouvrages prohibés, mais pas exceptionnellement audacieux : *Les Mémoires secrets* de Bachaumont et le *Tableau de Paris* de Mercier. Il se procure aussi un almanach, *Le Messager boiteux* – nouvelle indication, s'il en faut, que la littérature dite « populaire » était lue avec la littérature des Lumières chez un public instruit.

Belles-lettres. La piété protestante de Ranson n'exclut point un intérêt pour la littérature contemporaine. Dans ses lettres, il demande souvent des renseignements sur les auteurs à la mode : Voltaire, Rousseau, Linguet. Il aime surtout ceux qui font vibrer la corde sentimentale : Mme de Genlis, Mercier. Mais son auteur favori, et de loin, c'est Rousseau – « l'Ami Jean-Jacques », comme il l'appelle, bien qu'il ne le connaisse que par ses écrits. « Je vous remercie, monsieur, écrit-il à Ostervald, de ce que vous avez la bonté de me marquer concernant l'Ami Jean-Jacques. Vous me ferez grand plaisir toutes les fois que vous pourrez me dire quelque chose de lui³. » Il commande deux exemplaires des œuvres complètes de Rousseau et un recueil de ses œuvres posthumes. La première collection, en onze volumes, éditée par Samuel Fauche de Neuchâtel en 1775, est la meilleure qu'il puisse se procurer du vivant de l'auteur. La seconde, en trente et un volumes, publiée par la Société typographique de Genève en 1782, contient beaucoup de pièces inédites. Très excité, Ranson la commande brochée, « pour pouvoir jouir de l'ouvrage au moment de sa réception et ne pas attendre après le relieur, qui est fort négligent⁴ ».

Nous avons donc en Jean Ranson le parfait lecteur rousseauiste. Mais c'est un individu avec ses préférences et ses particularités, notamment son protestantisme. Il ne s'agit donc pas d'en faire un exemple typique, confectionné d'après les statistiques. Ranson est un lecteur quelconque, ordinaire, qu'on arrive à

connaître de près simplement parce qu'il a laissé des traces dans les archives.

Passons maintenant du « quoi » au « comment » de ses lectures. C'est la question capitale, qui concerne sa façon de s'approprier la chose écrite. Une première interrogation s'impose : comment Ranson aborde-t-il le livre en tant qu'objet physique ?

Il parle souvent des aspects matériels des ouvrages. Avant de commencer une nouvelle édition de la Bible, Ostervald lui demande quel format serait préféré à La Rochelle ; et Ranson répond : « Les voix se réunissent en faveur de *in-folio*, comme plus majestueux et plus imposant aux yeux de la multitude auquel ce livre divin est destiné⁵. » À propos d'un projet de réimpression d'un *Cours de géographie élémentaire*, il répond : « J'espère qu'elle sera d'un plus beau caractère et sur un plus beau papier que la troisième édition qui, en cela, le cède bien à la seconde imprimée à Berne⁶. » Ranson est exigeant, surtout en ce qui concerne la matière première des livres. « Beau papier autant qu'il sera possible⁷ », spécifie-t-il dans ses commandes. Et il insiste sur l'importance de l'accord esthétique entre le papier, les caractères et la reliure. Quand Ostervald veut vendre quelques livres récupérés d'un libraire débiteur qui a fait faillite à La Rochelle, Ranson les inspecte et déclare : « Comment pour des livres en mauvaise impression et plus mauvais papier, que vous vendez quinze sous en feuille, avez-vous pu faire une dépense de trois livres quinze sous de reliure ? Je pourrais à la longue placer ceux en basane, mais pour les autres c'est une chose bien difficile⁸. » Cela n'a rien d'extraordinaire au XVIII^e siècle. La STN reçoit souvent des lettres de libraires qui insistent autant sur la typographie et le papier que sur le contenu des livres qu'ils commandent. Ainsi, par exemple, Pavie, le libraire de Ranson, qui s'intéresse au *Système de*

la nature : « Je connais de [sic] quatre éditions du *Système de la nature*. La première est celle d'Hollande, magnifique édition. La seconde et la troisième ne diffèrent guère l'une de l'autre. La quatrième dont je vous envoie ci-inclus une feuille est ce qu'on peut voir de plus mal exécuté, tant par l'impression, qui est pleine de fautes, que par le papier, qui est détestable, que je ne voudrais pas pour trente sols. Si celle que vous m'offrez et la quatrième est pareille [sic], il est inutile de m'en envoyer. Il vous sera aisé de la confronter par l'échantillon. Mais comme vous m'annoncez que la vôtre est d'une très belle édition, je présume que c'est une des trois premières. Dans ce cas, je vous prie de m'adresser dix exemplaires en feuilles ou brochés⁹. »

Cette conscience typographique a disparu aujourd'hui que le livre est devenu un objet de production et de consommation de masse. Il faut se rappeler qu'au XVIII^e siècle, chaque feuille de papier était faite à la main et différait sensiblement de toutes les autres feuilles dans le même livre. Chaque caractère, ligne et page était composé à la main par des procédés compliqués, où l'artisan laissait les marques de son individualité. Les livres eux-mêmes étaient individuels, et il faut imaginer le lecteur d'Ancien Régime les abordant avec soin. Il tâtait le papier pour en apprécier le poids, la blancheur et l'élasticité (il y avait tout un vocabulaire pour décrire l'esthétique du papier, qui représentait entre cinquante et soixante-quinze pour cent du prix de revient d'un livre). Il vérifiait le registre. Il constatait l'égalité de teinte dans l'impression et la beauté du dessin des caractères. Il dégustait un livre comme l'on déguste le vin ; car il appréciait le support de l'écrit aussi bien que son contenu intellectuel, et il tâtait l'étoffe du livre en même temps qu'il en dégageait le sens.

Puis il se mettait à lire. Je reviens donc à la ques-

tion de départ : comment lisait Ranson¹⁰ ? J'avoue que je n'ai pas de réponse précise, mais je trouve des éléments de réponse dans une des premières lettres de Ranson, où il commande *Les Vrais Principes de la lecture, de l'orthographe et de la prononciation française, suivis d'un petit traité de la ponctuation, des premiers élémens de la grammaire et de la prosodie française et de différentes pièces de lecture propres à donner des notions simples et faciles sur toutes les parties de nos connoissances*, de Nicolas-Antoine Viard.

Comme l'indique le titre, le manuel de Viard représente non seulement un apprentissage à la lecture, mais une façon de concevoir le monde. C'était un manuel très répandu en France – j'ai trouvé cinq éditions du XVIII^e siècle et dix-neuf éditions publiées entre 1800 et 1830 rien qu'à la Bibliothèque nationale – qui a dû marquer des générations de lecteurs. Il paraît douteux que Ranson ait appris à lire avec le Viard, puisque la première édition date de 1763, quand il avait quinze ou seize ans. Mais il l'a probablement utilisé au collège à Neuchâtel, et il l'estimait beaucoup puisqu'il l'a commandé à plusieurs reprises, sans doute pour donner des exemplaires à ses amis et pour apprendre à lire à ses propres enfants. Ranson souscrivait certainement aux principes pédagogiques du livre, mais ne pouvait sans doute pas supporter certaines des « pièces de lecture », qui étaient d'un catholicisme ultra-orthodoxe. Ostervald a dû enlever ces passages pour ses élèves, puisque Ranson¹¹ a précisé dans sa première commande qu'il voulait « quelques exemplaires des *Principes de lecture corrigés pour les réformés* ». Je n'ai pas pu retrouver ce Viard protestant, mais le Viard classique, moins quelques exercices de lecture religieuse, me paraît représenter le modèle de la lecture préconisée par Ranson et mis en pratique dans

l'éducation de ses enfants, sinon dans la sienne. Voyons donc si ce manuel du XVIII^e siècle peut nous aider à comprendre la lecture telle qu'elle a été conçue par les lecteurs de cette époque.

L'idée de base chez Viard, c'est de lier le symbole typographique au son qu'il déclenche, et cela d'une manière aussi simple et régulière que possible. On procède progressivement de petites unités – les lettres, les syllabes – aux unités plus grandes – les mots et les phrases. L'apprentissage se fait oralement, l'écriture devant venir plus tard : « Toute l'opération consiste à simplifier les sons et à ne point faire épeler : c'est le seul moyen d'en rendre l'assemblage sensible aux enfants¹². » Il y a mémorisation, certes, mais elle doit déboucher sur la réflexion : « La mémoire se charge facilement de ce qu'on a lu plusieurs fois ; ainsi après avoir fait lire un petit article à un enfant, on peut commencer à lui en demander compte, et à l'aider à l'entendre¹³. »

Y a-t-il là une épistémologie implicite ? Il ne faut pas trop lire dans un texte pour écolier, mais Viard semble partir d'un présupposé : que la signification réside dans des unités concrètes de son. Il insiste surtout sur la maîtrise des mots, comme si la compréhension des phrases et des textes allait de soi. S'étant bien saisi des mots, le lecteur peut décrypter tous les textes, parce qu'il n'aura plus qu'à combiner des choses qui sont claires et évidentes. Viard reste donc au niveau des mots. Il ne fournit pas une stratégie pour s'attaquer à un livre entier, parce qu'il ne voit pas d'obstacles à la compréhension, une fois que la transparence du texte est établie.

Il donne pourtant des textes qui sont imprégnés d'idéologie – surtout celle de la Contre-Réforme, ce qui saute aux yeux dans des « pièces de lecture » comme « La salutation angélique » et « La confession des péchés ». D'autres morceaux ont une portée

sociale et politique on ne peut plus orthodoxe : « Blason », « Manège », « Généalogie », « Finance », « Guerre », « Politique », « Le monde ». Viard s'attend à ce que le maître en montre la signification dans des discussions avec les élèves : « On a eu pour objet de donner aux enfants de simples notions relativement aux arts, aux sciences, à la religion, à la guerre, au commerce, et généralement à tout ce dont il est nécessaire et agréable d'avoir quelques idées nettes et précises. Il serait important pour un enfant que le maître s'arrêtât avec lui à considérer chacun de ces différents objets, et à le retourner, pour ainsi dire, sous ses yeux ; ce sont autant de germes qui, jetés adroitement dans l'esprit, sont bien propres à l'enrichir et à lui donner la fécondité¹⁴. »

On ne peut pas se tromper sur l'aspect conservateur de ce texte, mais la métaphore aurait pu venir de l'*Émile*. Viard insiste sur l'importance de la patience et de la douceur chez le maître. Celui-ci ne doit pas bourrer ses élèves de renseignements, mais les laisser apprendre naturellement. Il faut surtout développer leur être moral, parce que la morale est liée à la lecture, et qu'on exerce la vertu en apprenant à lire. Je crois donc que, malgré l'orthodoxie frappante des *Vrais principes de la lecture*, ils avaient de quoi attirer un lecteur rousseauiste, surtout dans la version « corrigée pour les réformés ». Viard démontrait au bourgeois sérieux comme Ranson que les livres ne relevaient pas de la seule littérature mais aussi de la vie.

Cela dit, j'avoue que je trouve le manuel de Viard décevant. Loin de nous mettre sur la piste de la lecture rousseauiste, il nous empêche dans des exercices de prononciation. Rousseau lui-même se moquait de ce genre de pédagogie, et il entendait l'apprentissage de la lecture d'une tout autre manière. Il insiste dans l'*Émile* pour que l'enfant apprenne à lire tard,

quand il a envie d'apprendre, sans système ni exercices artificiels : « Toute méthode lui sera bonne¹⁵. » C'est ainsi qu'il a appris lui-même, mais jeune et trop jeune, d'après les *Confessions* : « Je ne sais comment j'appris à lire ; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi : c'est le temps d'où je date sans interruption la conscience de moi-même¹⁶. » Le petit garçon a maîtrisé la lecture hors de l'école, dans un commerce intime avec son père. Ils se lisaient l'un à l'autre les romans laissés par la mère après sa mort, se relayant, discutant, plongés ensemble dans un monde imaginaire, parfois depuis le soir jusqu'au point du jour. « Allons nous coucher », disait le père quand les hirondelles annonçaient le matin. « Je suis plus enfant que toi¹⁷. » Ayant épuisé le petit stock de romans, ils se servaient de la bibliothèque du père et de l'oncle de Mme Rousseau. Pendant que le père, horloger, travaillait dans son cabinet, le fils lui lisait Bossuet, Molière, La Bruyère, Ovide, et surtout Plutarque. Ces lectures avaient beaucoup d'importance dans le souvenir de Rousseau. Il se les représentait intensives, orales et accompagnées de discussions dans un cadre intime. Il en résultait deux tendances, selon son analyse rétrospective. Le petit Jean-Jacques formait sur la vie humaine « des notions bizarres et romanesques dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir¹⁸ ». D'autre part, en se jetant tout entier dans la lecture des livres comme les *Vies parallèles*, il les absorbait dans son for intérieur et se façonnait une âme républicaine. « Je devenais le personnage dont je lisais la vie », se rappelait-il à propos de Plutarque. « De ces intéressantes lectures, des entretiens qu'elles occasionnaient entre mon père et moi, se forma cet esprit libre et républicain, ce caractère indomptable et fier, impatient de

joug et de servitude qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie¹⁹... »

Julie ne lira pas autrement dans *La Nouvelle Héloïse*. Elle lira non pour s'amuser et encore moins pour afficher sa culture dans des cercles mondains, mais pour se former moralement, pour vivre. C'est une lecture active et créatrice que lui recommande son tuteur : « Peu lire, et beaucoup méditer nos lectures, ou ce qui est la même chose en causer beaucoup entre nous, est le moyen de les bien digérer²⁰. » Julie lira avec Saint-Preux comme Jean-Jacques lisait avec son père. Son amant lui prépare « une espèce de plan », qui convient à un esprit à la fois sensible et indépendant, une « méthode » adaptée « à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez et dont l'esprit actif fait sur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées ; je vous dirai ce que les autres ont pensé, vous me direz sur le même sujet ce que vous pensez vous-même, et souvent après la leçon j'en sortirai plus instruit que vous²¹ ». Cet adversaire des méthodes en avait donc une, celle qu'il tenait de son père. Elle lui paraissait naturelle, le contraire de la lecture pratiquée dans les écoles et le beau monde. Appliquée à des jeunes gens plus mûrs que ne l'était Jean-Jacques pendant son enfance, elle devait former ces citoyens modèles, autant d'Émile et de Julie.

Il existe donc une conception particulière de la lecture chez Rousseau, qu'on rencontre partout dans ses écrits. Mais il y a plus. Rousseau ne se contente pas de décrire la lecture éprouvée par les personnages de ses livres et par lui-même ; il dirige la lecture de ses lecteurs. Il leur indique comment il faut aborder ses livres, il les conduit dans ses textes, et il les oriente par sa rhétorique. On peut même dire que Rousseau forme ses lecteurs, qu'il leur réapprend à

lire et, en lisant, à jouer un certain rôle, qui n'est pas loin de celui d'Émile. Cette stratégie constitue un bouleversement des rapports de l'auteur au lecteur et du lecteur au texte. Elle mérite d'être étudiée de près; car si on se faisait une idée plus exacte du lecteur visé dans les textes de Rousseau, on disposerait d'un modèle qui permettrait de suivre les réactions d'un lecteur réel, tel que Jean Ranson.

Prenons, à titre d'exemple, les deux préfaces de *La Nouvelle Héloïse*. Elles affrontent toutes deux un paradoxe frappant: Rousseau, prophète des bonnes mœurs et ennemi des belles-lettres, publie un roman – et quel roman! Un tuteur séduit sa pupille; un mari s'entend avec l'amant de sa femme, et tout cela dans un but moralisateur, car «il faut des spectacles dans les grandes villes, et des romans aux peuples corrompus²²». Cette phrase, la première de la première préface, lie *La Nouvelle Héloïse* à la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, qui condamnait toute la littérature et la philosophie modernes, théâtres et romans compris. Rousseau a écrit les deux textes pendant la grande crise de 1757-1758, qui a marqué sa rupture avec le parti des philosophes. Mais leur thème central – que la culture contemporaine est corruptrice des mœurs – remonte à son premier discours (1750) et à un paradoxe qui a pesé sur sa vie entière: ce grand littérateur a toujours prêché contre la littérature. Comment donc a-t-il pu écrire un roman?

Sa réponse, dans les préfaces, est faussement simple: «Ce roman n'est point un roman²³.» *La Nouvelle Héloïse* est un recueil de lettres dont Rousseau n'est que l'éditeur, ainsi que l'indique le sous-titre: «*Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes*. Recueillies et publiées par J. J. Rousseau.» Mais cette réponse ne peut satisfaire personne, et surtout pas Rousseau, qui est fier de

son livre et qui ne peut s'empêcher de parler de lui-même: «Quoique je ne porte ici que le titre d'éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, et je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, et la correspondance entière est-elle une fiction? Gens du monde, que vous importe? C'est sûrement une fiction pour vous²⁴.»

Toute une stratégie se cache derrière cette coquetterie, car Rousseau déplace la question – est-il vraiment l'auteur des lettres qu'il publie? – en la ramenant au rôle du lecteur. Le livre ne peut être autre chose que de la fiction pour les gens du monde, mais il peut devenir une réalité vivante pour ceux qui savent le lire et qui appartiennent à d'autres milieux. Quel public vise l'auteur? Surtout pas celui des salons parisiens: «Ce livre n'est point fait pour circuler dans le monde, et convient à très peu de lecteurs [...]. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philosophes²⁵.» Puis Rousseau s'adresse à un public implicite, à tous ceux qui se sentent éloignés du monde, et il leur explique comment il faut aborder le texte: «Quiconque veut se résoudre à lire ces lettres doit s'armer de patience sur les fautes de langue, sur le style emphatique et plat, sur les pensées communes rendues en termes ampoulés; il doit se dire d'avance que ceux qui les écrivent ne sont pas des Français, des beaux esprits, des académiciens, des philosophes; mais des provinciaux, des étrangers, des solitaires, des jeunes gens, presque des enfants, qui dans leurs imaginations romanesques prennent pour de la philosophie les honnêtes délires de leur cerveau²⁶.»

La portée sociale de ces distinctions saute aux yeux. Rousseau identifie les raffinements des belles-lettres avec le *monde* qu'il répudie en même temps qu'il rompt avec ses anciens compagnons de route, les Encyclopédistes. Car à ses yeux, Diderot,

d'Alembert et toute la « coterie holbachique » se sont rangés du côté des théâtres, des académies, des salons et des courtisans; ils se sont vendus à une élite socioculturelle toute corrompue. L'article « Genève » dans l'*Encyclopédie* en porte la dernière preuve. Il démontre que le cancer culturel menace l'ordre politique jusque dans la ville de Calvin, et que « Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève²⁷ », a failli y succomber lui-même. Ne s'est-il pas efforcé de s'intégrer dans le monde en courant après la gloire littéraire ? N'a-t-il pas renié ses origines innocentes avec chaque pas dirigé vers le sommet de la société française ? Il a vécu la formule qu'il a inventée : littérature = corruption. Il a donc inventé une autre littérature, où l'auteur peut parler directement au lecteur, en se débarrassant des artifices des belles-lettres et en court-circuitant le beau monde.

La Nouvelle Héloïse exige donc une nouvelle lecture. Celle-ci réussira en proportion de l'éloignement du lecteur de l'élite parisienne, car l'appropriation intérieure de la parole dépend en partie de la position sociale de ce lecteur. « En matière morale, il n'y a point, selon moi, de lecture utile aux gens du monde [...] Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage; et comme elles ne trouvent pas un si grand contrepoids au-dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans²⁸. » Voilà une réponse à la phrase terrible de Diderot : « Il n'y a que le méchant qui soit seul. » Elle porte loin, car elle ouvre une voie nouvelle de communication entre deux solitaires, l'auteur et le lecteur, distribuant à chacun un rôle inédit. Rousseau sera Jean-Jacques, citoyen de Genève et

défenseur de la vertu; le lecteur sera jeune provincial, gentilhomme campagnard, femme écrasée par le poids des conventions sociales, artisan exclu de la culture dominante – n'importe qui, pourvu qu'il sache aimer la vertu et entendre le langage du cœur.

Ainsi Rousseau n'exige pas qu'on soit vigneron suisse pour lire son roman. Mais il demande que le lecteur rompe avec la littérature traditionnelle. Les bienséances des belles-lettres n'ont plus de sens « au pied des Alpes », et les « lettres de deux amants » ne sont pas écrites pour « plaire » à un public raffiné. « Si vous les lisez comme l'ouvrage d'un auteur qui veut plaire, ou qui se pique d'écrire, elles sont détestables. Mais prenez-les pour ce qu'elles sont, et jugez-les dans leur espèce. Deux ou trois jeunes gens simples, mais sensibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne songent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils se connaissent et s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre n'ait plus rien à faire entr'eux. Ils sont enfants, penseront-ils en hommes ? Ils sont étrangers, écriront-ils correctement ? Ils sont solitaires, connaîtront-ils le monde et la société ? [...] Ils ne savent rien de tout cela. Ils savent aimer; ils rapportent tout à leur passion²⁹. » Les lettres de Julie et de Saint-Preux doivent manquer de raffinement littéraire, parce qu'elles sont vraies. Elles font fi de la littérature et pénètrent directement dans l'âme. « Lisez une lettre d'amour faite par un auteur dans son cabinet, par un bel esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, sa lettre va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin... Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée, une lettre d'un amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, reedit toujours la même chose, et n'a jamais achevé de dire, comme une

source vive qui coule sans cesse et ne s'épuise jamais³⁰. » De vraies lettres écrites par de véritables amants expriment la passion directement, comme la musique : « Ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des hymnes³¹. »

Pour lire de telles lettres, il faut se mettre dans la peau des correspondants, se faire solitaire, provincial, étranger, enfant. Se faire enfant, c'est désapprendre à lire comme un adulte, se défaire de tout le bagage culturel qui vous pèse sur l'âme et étouffe la vertu. C'est lire comme Jean-Jacques et son père, celui qui savait devenir « plus enfant que toi ». Cette lecture doit révolutionner le rapport du lecteur et du texte, et ainsi elle ouvre la voie au romantisme. Mais elle se heurte à un paradoxe.

Rousseau veut faire passer les lettres pour authentiques, mais il les a écrites lui-même, en utilisant tous les tours d'une rhétorique dont lui seul est capable. Le texte est censé être une communication sans intermédiaire de deux âmes qui s'aiment – « c'est ainsi que le cœur sait parler au cœur³² » – mais la véritable communication se fait entre Rousseau et le lecteur. Cette situation risque de fausser doublement le rapport auteur-lecteur que Rousseau veut établir : elle fait de lui un simple « éditeur », ce qui était fort loin de la vérité, et elle laisse le lecteur en marge, comme une sorte de voyeur. Certes, cette contradiction existe dans tout roman épistolaire, un genre établi en France bien avant la vogue de Richardson. Mais elle est particulièrement sensible dans l'écriture rousseauiste, qui se veut non littéraire et « vraie ». Rousseau ne peut pas nier son rôle d'auteur sans blesser la vérité, et il ne peut pas avouer la construction littéraire des lettres sans gêner leur effet.

Ceci peut paraître un faux problème pour le lecteur moderne mais il était capital pour les contem-

porains de Rousseau. Beaucoup des lecteurs de *La Nouvelle Héloïse* croyaient et voulaient croire à l'authenticité des lettres³³. Même l'interlocuteur sophistiqué de la seconde préface, la « préface dialoguée », s'avoue « tourmenté³⁴ » par le besoin de savoir si Julie a réellement existé, et il fait tourner toute la discussion du roman autour de l'interrogation : « Cette correspondance est-elle réelle, ou si c'est une fiction³⁵ ? » La question nous paraît naïve, mais elle est sentie comme urgente par l'interlocuteur, qui ne veut point y renoncer. En la formulant ainsi, Rousseau répond d'avance aux réactions de ses lecteurs. Il ne peut pas résoudre le paradoxe inhérent au roman épistolaire, mais il peut l'intégrer dans un effort prométhéen pour supprimer la frontière qui sépare la littérature de la réalité. Il maintient la fiction que la correspondance est réelle, pour la faire entrer d'autant plus profondément dans la vie de ses lecteurs. Face à l'impossibilité de les atteindre sans rhétorique, il choisit un genre qui est une sorte de non-fiction, un « roman qui n'est pas un roman », et qui donne l'illusion d'un contact direct entre deux âmes à travers une écriture transparente.

Rousseau ne se cache pas pour autant derrière les lettres du roman. Et présentant son livre, il se présente lui-même ; il prend les devants de la scène, et il ramène tout, comme dans la plupart de ses écrits, à son « moi ». Ainsi, en refusant de nier qu'il aurait pu être l'auteur des lettres, il explique à son interlocuteur (N) qu'il en est l'éditeur :

« R. Un honnête homme se cache-t-il quand il parle au public ? Ose-t-il imprimer ce qu'il n'oserait reconnaître ? Je suis l'éditeur de ce livre, et je m'y nommerai comme éditeur.

« N. Vous vous y nommerez ? Vous ?

« R. Moi-même.

« N. Quoi ! Vous y mettez votre nom ?

« R. Oui, monsieur.

« N. Votre vrai nom ? *Jean-Jacques Rousseau*, en toutes lettres ?

« R. *Jean-Jacques Rousseau* en toutes lettres³⁶. »

Le Rousseau du dialogue ajoute que non seulement il veut prendre la responsabilité de ce qu'il écrit, mais « je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis³⁷ ». C'est le même propos dans *Les Confessions*. En se confessant, Rousseau souligne son honnêteté, et du même coup il crée un Jean-Jacques idéal, qui entre en contact direct avec le lecteur idéal visé dans le texte. Auteur et lecteur se donnent la main pour triompher des artifices de la communication littéraire. Ainsi, en affichant son Jean-Jacques, Rousseau confirme l'authenticité de son récit. Il le rend *vrai*, débordant la littérature pour déboucher sur la vie – la sienne et celle de son lecteur.

L'impact du rousseauisme tenait donc beaucoup à Rousseau lui-même. Les lecteurs voyaient Jean-Jacques derrière l'écriture. Ils entendaient sa voix à travers ses livres, et ils se passionnaient autant pour l'homme que pour l'œuvre. C'est pour cette raison que Rousseau était la proie de tant de visiteurs qui, comme Boswell, voulaient passer au-delà du texte pour lui ouvrir directement leur âme comme ils croyaient avoir pénétré dans la sienne. Rousseau visait juste en s'efforçant de créer un nouveau lien entre l'auteur et son public et un nouveau rapport du lecteur au texte. *La Nouvelle Héloïse* a réalisé l'art préconisé par l'*Émile*, « l'art de parler aux absents et de les entendre, l'art de leur communiquer au loin sans médiateur nos sentiments, nos volontés, nos désirs³⁸ [...] ». Rousseau a créé cet art, mais a-t-il réussi à le communiquer à son public ? À des lecteurs ordinaires aussi bien qu'à des Boswell ? Passons du lecteur implicite au lecteur réel, et reprenons le dossier de Jean Ranson.

Ranson commande les œuvres de Rousseau dès le début de sa correspondance avec Ostervald, et il veut des nouvelles de l'auteur aussi bien que des exemplaires de ses ouvrages. Ostervald est bien placé pour le satisfaire parce que, de temps en temps, l'éditeur suisse fait des voyages à Paris, où il rencontre beaucoup d'auteurs et Rousseau lui-même. Quand il néglige d'envoyer des nouvelles à La Rochelle, Ranson proteste : « Vous avez vu l'Ami Jean-Jacques et vous ne m'en parlez pas ! Vous avez remis la partie à une autre fois, n'est-ce pas³⁹ ? » La relation sur l'homme lui étant parvenue – on ne peut plus en profiter, malheureusement, parce que la plupart des lettres d'Ostervald ont disparu –, Ranson revient sur le sujet des œuvres. Il veut acheter une édition complète, mais « une chose qui me fait hésiter à en faire l'emplette, c'est le désaveu que cet illustre infortuné fit il y a deux ou trois ans de toutes les éditions de ses ouvrages qui se débitaient alors, n'avouant que la première, qu'il a faite lui-même et qui est épuisée depuis longtemps⁴⁰ ». Notre connaisseur en typographie se soucie beaucoup des textes. La question d'authenticité le préoccupe. Ainsi, quand Ostervald doit faire un nouveau voyage à Paris au printemps de 1777, Ranson lui écrit : « Vous verrez sans doute, monsieur, l'Ami Jean-Jacques. Sachez, je vous [prie], de lui si l'on pourra avoir une bonne édition de ses œuvres. Faites-moi, je vous supplie, le plaisir de me donner des nouvelles de sa santé avant votre départ⁴¹. » L'homme et l'œuvre, les deux vont toujours de pair.

Et ils sont accompagnés d'indications sur la vie de Ranson lui-même. En juin 1777, il écrit : « Je me flatte, monsieur, que vous n'apprendrez pas sans intérêt que je suis à la veille de rompre le célibat. J'ai fait choix et été agréé d'une demoiselle Raboteau, ma cousine germaine, sœur de celle qu'épousa l'année

dernière M. Rother, établi à Nantes. Elle est aussi, du côté de son père, parente de Jarnac, au même degré qu'à moi. L'heureux caractère de cette chère personne et la réunion de toutes les convenances me font espérer dans cet engagement le sort le plus [ici se trouve un trou dans le manuscrit].» Puis il passe directement à son sujet favori : «Malgré que je vous eusse instamment prié, monsieur, de me donner des nouvelles de l'Ami Jean-Jacques, auquel je prends un vif intérêt, vous avez la cruauté de ne m'en rien dire. N'auriez-vous pas eu à Paris le plaisir de le voir et de vous entretenir avec lui ? Dites-m'en quelque chose, je vous prie, à la première occasion, si vous ne voulez pas que je vous veuille beaucoup de mal⁴².»

L'association entre son mariage et son «Ami Jean-Jacques» n'est pas fortuite. Dans sa lettre suivante, Ranson s'explique ainsi : «Je vous rends mille actions de grâces de vos vœux obligeants sur mon nouvel établissement. Ma femme n'est pas moins sensible que moi aux choses honnêtes que vous me dites pour elle. J'espère bien qu'il ne m'en coûtera point d'efforts pour remplir auprès de cette chère moitié les devoirs que vous me prescrivez et que je me suis imposés moi-même. Si jusqu'à l'âge de près de trente ans j'ai pu me passer entièrement de femme, quoique je fusse fort éloigné de regarder le beau sexe d'un œil indifférent, je me persuade beaucoup qu'une seule me suffira le reste de ma vie. Tout ce que l'Ami Jean-Jacques a écrit sur les devoirs des époux, des pères et des mères m'a vivement affecté, et je vous avouerai qu'il me servira de règle, à bien des égards, dans ceux de ces états auxquels je pourrai être appelé⁴³.»

La référence à Rousseau reste implicite dans une lettre écrite quelques mois plus tard. Cette fois-ci, c'est Ranson qui félicite Ostervald : «Je vous fais mon compliment ainsi qu'à M. et Mme Bertrand [le

gendre et la fille d'Ostervald] sur l'heureuse naissance de votre petite-fille, que la maman nourrira sans doute elle-même, comme elle a fait pour ses autres enfants⁴⁴.» À la fin de l'année 1777, c'est Ranson lui-même qui va devenir père, et il aborde son nouvel état par la littérature : «Je vous prie de me procurer, s'il est possible, une très bonne dissertation sur l'éducation physique des enfants publiée par M. Ballesxerd de Genève. À la veille d'être père, je songe à en remplir convenablement les devoirs⁴⁵.» Nous ne sommes plus dans un monde où tout se fait par ouï-dire et traditions familiales. Nous sommes entrés dans le monde du docteur Spock, où les enfants sont élevés d'après les préceptes de l'écrit. Ceux consultés par Ranson, bien évidemment, sont surtout ceux de Rousseau, le prophète de l'allaitement maternel. «Je vous apprendrai, monsieur, écrit-il en mai 1778, que le 11 du mois dernier ma femme m'a fait père d'une fille qui se porte à merveille, et que sa maman nourrit avec tout le succès possible⁴⁶.»

Mais peu après, son mentor meurt : «Nous avons donc perdu, monsieur, le sublime Jean-Jacques. Je gémissais de ne l'avoir ni vu ni entendu. La lecture de ses ouvrages m'avait donné pour lui l'estime la plus singulière. Si quelque jour je passe près d'Ermenonville, cela ne sera pas sans visiter sa tombe et peut-être sans y répandre des larmes. Dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez de cet homme célèbre, sur le sort duquel je me suis toujours attendri, tandis que Voltaire a souvent excité mon indignation [...] Il avait annoncé il y a quelques années qu'aucune des éditions nouvelles de ses œuvres n'était exacte, mais au contraire que toutes étaient remplies de falsifications, suppressions et altérations, même celle de Rey, dont il se plaignait grièvement. J'espère qu'il aura laissé des manuscrits d'après lesquels on pourra

en avoir une exempte de toutes ces fautes. Si vous apprenez quelque chose à cet égard, ou toute autre chose concernant Rousseau, vous me feriez un sensible plaisir de me le communiquer...» Puis, sans rompre le pas, viennent les nouvelles de la famille : «Nous sommes bien sensibles, ma femme et moi, à ce que vous nous dites d'obligeant sur l'heureuse naissance de notre fille, que la maman continue de nourrir avec le plus grand succès et sans en avoir éprouvé la moindre incommodité⁴⁷.»

Ranson parle encore de Rousseau dans une longue série de lettres. Il veut tout savoir sur sa vie et sa mort. Il dévore les journaux en quête d'anecdotes, comparant les versions dans le *Courrier de l'Europe*, *L'Année littéraire*, le *Mercur*, les *Annales* de Linguet, et bien d'autres. Il accroche une estampe du tombeau d'Ermenonville au mur de son cabinet. Il collectionne les éloges, les pamphlets, et même des pièces qui circulent en manuscrit, comme telle lettre supposée inédite, où Rousseau est censé donner libre cours à son éloquence. Ranson recueille aussi les rumeurs, notamment celles qui courent chez son libraire Pavie. Certains disent que Jean-Jacques est mort empoisonné. Mais ne serait-ce plutôt des suites d'une indigestion, comme l'affirme le *Courrier de l'Europe*? Ou peut-être des chagrins causés par le vol du manuscrit des *Confessions*? On dit que le garde des Sceaux se serait procuré une copie des *Confessions* et qu'il aurait sommé Jean-Jacques d'expliquer comment le texte s'était échappé de son portefeuille, malgré sa promesse de l'y tenir enfermé. Thérèse Levasseur aurait dû le vendre pour se tirer de la misère. Mais pourquoi, au nom de Dieu, est-ce que personne ne s'est proposé pour leur fournir de quoi vivre, à la condition de devenir le légataire des manuscrits? Rousseau aurait offert cet arrangement à n'importe quel mécène par une lettre de

février 1777. Il souffrait horriblement à la fin de sa vie, la rente que lui faisait Marc-Michel Rey ne suffisant pas pour entretenir le pauvre ménage. C'est peut-être à Rey que Thérèse s'adressera pour la publication des œuvres posthumes. Pourtant Pavie affirme que certains libraires parisiens offrent des copies manuscrites des *Confessions* pour quinze louis.

Quel trésor que ces *Confessions*! Ranson brûle du désir de les lire. Il veut connaître pleinement le cœur de cet homme qui lui sert de tuteur moral par l'intermédiaire de ses écrits. Ranson entend connaître tous les détails de sa vie et tous les produits de sa plume, jusqu'à sa musique, qu'il commande expressément. Il revient souvent dans ses lettres sur les projets et les intrigues des éditeurs, car la STN était en concurrence avec la Société typographique de Genève et bien d'autres maisons pour sortir une édition des œuvres complètes, avec les *Confessions* et d'autres manuscrits que Jean-Jacques avait laissés au marquis de Girardin. Mais l'essentiel pour Ranson, c'est de jouir des textes, de les intégrer dans son for intérieur, et d'en tirer des lignes de conduite pour orienter sa vie. Les remarques sur sa vie privée et les références à Rousseau vont toujours de pair dans ses lettres. Ce n'est pas un hasard, puisque chez lui la vie privée est devenue rousseauiste.

Ainsi, en septembre 1778, après une discussion sur la mort de Jean-Jacques et ses œuvres posthumes, Ranson passe directement au sujet de son bébé : «Je juge par ma tendresse pour ma fille combien le bonheur des enfants doit influencer sur celui des pères. Combien ne désirerais-je pas avoir plus de connaissances que je n'en ai pour pouvoir donner moi-même à mes enfants des leçons qu'aucun maître ne peut donner avec autant d'intérêt qu'un père. Mais s'ils reçoivent de moi celles des bonnes mœurs, s'ils

me paient le prix de mes soins à cet égard, je me consolerai bien du reste. Je parle de mes enfants, et je n'ai encore qu'une fille de cinq mois⁴⁸. »

Un garçon lui naît au printemps de 1780, un autre en 1783. Ranson accompagne les annonces de leur naissance de détails sur leur allaitement et de questions concernant Rousseau. Il est conscient de cette double obsession : « Je vous demande pardon de vous entretenir si au long et si souvent de Jean-Jacques, mais j'aime à me persuader que l'enthousiasme qu'il m'inspire et qui n'est produit que par celui qu'il avait lui-même pour la vertu m'excusera à vos yeux et vous engagera à me parler quelquefois de cet ami de la vertu⁴⁹. » Et plus tard, à propos de sa fille : « Avec quel plaisir ne vois-je pas s'élever cette jeune plante, et quelle ne sera pas ma satisfaction si j'ai le bonheur de la conserver et de mettre à profit par une bonne éducation son heureux naturel. Vous êtes père, monsieur, et en cette qualité vous voudrez bien excuser ces petits détails indifférents pour toute personne qui ne l'est pas⁵⁰. »

Cette façon d'aborder la paternité explique l'importance des livres d'enfants et de pédagogie dans les commandes de Ranson – plus du quart du total. En parcourant les titres, on constate d'abord qu'il existait à la fin de l'Ancien Régime toute une littérature destinée aux enfants et aux parents qui voulaient surveiller l'éducation de ceux-ci. Nous ne sommes plus à l'époque de Charles Perrault, qui adressait ses contes à des courtisans et des précieuses. Comme Philippe Ariès l'a bien montré, vers la fin du XVIII^e siècle, l'enfance est censée définir un stade de la vie particulier⁵¹. Ce sont Mme Leprince de Beaumont, Mme de Genlis et quelques autres écrivains spécialisés dans le genre qui vont cueillir les fruits de cette nouvelle attitude. Mais on ne se contente pas d'amuser les enfants. On utilise les

livres pour les former moralement, ce qui ressort même des titres comme : *Les Hochets moraux, ou contes pour la première enfance et Lectures pour les enfants, au choix de petits contes également propres à les amuser et à leur faire aimer la vertu*. L'aspect moralisateur l'emporte surtout dans les ouvrages sur les enfants à l'usage des parents ; ainsi *l'Éducation morale, ou réponse à cette question, comment doit-on gouverner l'esprit et le cœur d'un enfant pour le faire parvenir un jour à l'état d'homme heureux et utile* de Comparet. C'est là une pédagogie imprégnée de rousseauisme – et de plus Ranson dispose de deux exemplaires de *l'Émile* dans les éditions des œuvres de Rousseau qu'il a commandées à la STN. Mais ce qui frappe dans les lettres de Ranson, c'est moins la possession de tel ou tel ouvrage que l'usage qu'il en fait. Dès qu'il devient père, il a recours aux livres. Il lit pour élever ses enfants. Il en fera autant d'Émile et d'Émilie.

Derrière ce comportement, on peut discerner une nouvelle attitude devant le livre. La lecture ne relève plus de la littérature, mais de la vie et surtout de la vie familiale, exactement comme Rousseau le souhaitait. Ranson pouvait croire que Jean-Jacques s'adressait directement à lui dans la seconde préface de *La Nouvelle Héloïse* : « J'aime à me figurer deux époux lisant ce recueil ensemble, y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs, et peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourraient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, sans vouloir imiter un si doux modèle⁵² ? » C'est toujours Jean-Jacques que Ranson évoque en parlant de sa famille : « Ma femme vous présente ses respects, écrit-il à Ostervald en septembre 1780. Elle continue, grâce à Dieu, à jouir d'une bonne santé, ainsi que son cher nourrisson, qui se trouve fort bien du lait de sa maman. Sa sœur

aînée, grande fille de près trente mois, en éprouve la douce influence par le meilleur tempérament. Vertueux Jean-Jacques, c'est à toi que j'en ai la tendre obligation⁵³. »

Je fais grâce des autres lettres du dossier. Elles ont toutes le même ton, à la fois moralisateur et sentimental, rousseauiste et personnel. On pourrait dire que c'est là une correspondance bien banale, qui ne concerne que de petits événements de la vie d'un personnage sans importance. Soit. Mais il me semble que l'importance de ces lettres tient à cette banalité même, car elles nous montrent un rousseauisme au jour le jour, dans le sein de la famille, à travers des événements ordinaires, comme des fiançailles, des mariages, des naissances, des éducations. Ce rousseauisme-là est moins spectaculaire que celui de Robespierre, mais il a été vécu par un nombre considérable de Français, et il nous montre comment les lecteurs d'Ancien Régime se sont approprié l'écriture de Jean-Jacques dans le déroulement de leur vie quotidienne.

En refermant le dossier je me sens gêné par l'inconvénient que présentent toujours les études de cas : elles ne se prêtent pas à des conclusions générales. Pour aller au-delà du dossier, je voudrais confronter ce cas peut-être trop précis avec une idée sans doute trop générale. Celle-ci n'est pas mienne. Je l'emprunte aux historiens allemands, qui ont le plus contribué à la constitution d'une histoire de la lecture, et c'est la suivante : il s'est passé à la fin du XVIII^e siècle une *Leserevolution*, une révolution de la lecture.

Entre 1500 et 1750, la lecture en Europe occidentale est *intensive*. On lit très peu d'ouvrages – la Bible, quelques livres de dévotion, l'almanach, la Bibliothèque bleue – mais on les lit de manière répétée. C'est une lecture restreinte, réitérée et concentrée, qui se fait souvent à haute voix, au sein de la

famille, et parfois à la veillée (*Spinnstube*). Vers la fin du XVIII^e siècle, chez les gens instruits, les « bourgeois » au sens large du mot, et surtout dans les villes du nord-est (en fait Brême, le seul cas bien étudié), existe une tout autre lecture. On lit beaucoup, surtout des romans et des journaux, les matériaux préférés dans les cabinets de lecture (*Lesegesellschaften*) qui prolifèrent en Allemagne au XVIII^e siècle. On les lit vite, pour se distraire, une seule fois – puis on les jette ou on les laisse pour l'amusement d'autres lecteurs. C'est une lecture plus large mais plus superficielle, en un mot, *extensive*⁵⁴. Peut-on constater ce passage de la lecture intensive à la lecture extensive chez Ranson ? Il faut revenir une dernière fois à ses lettres.

Ranson s'abonne à plusieurs journaux et les lit en compagnie, avec ses amis, ainsi qu'il l'indique dans une lettre de 1774 : « Nordingh, qui lit avec moi différents journaux, vous prie de ne plus lui envoyer le vôtre, celui que je reçois suffisant à nous deux⁵⁵. » Mais sept ans plus tard, il se détourne un peu des journaux pour se vouer à des lectures plus intensives : « Je vous remercie de votre journal. Je vous avouerai que je suis excédé d'ouvrages périodiques, qui m'emportent un temps que je devrais employer à de bonnes lectures, et loin d'en augmenter le nombre chez moi, je fais de mon mieux pour le réduire⁵⁶. » Sa passion pour la littérature contemporaine n'exclut point une lecture réitérée des classiques. Il apprécie le *Tableau de Paris*, par exemple, et il trouve Mercier estimable, mais déclare : « Je ne puis cependant lui pardonner ce qu'il dit de Racine, que je ne relis point sans trouver de nouveaux charmes à ce poète divin⁵⁷. »

Je vois donc là le contraire d'une révolution de la lecture. Le lecteur moderne à la Ranson lit beaucoup de journaux et de romans, certes. Mais cela

n'exclut point une lecture réfléchie et répétée des classiques – ni des journaux et des romans d'ailleurs. Loin d'abandonner la lecture intensive, il s'y adonne de tout son cœur.

Pour appuyer cette interprétation et sortir de nouveau de mon dossier, je voudrais mentionner un autre manuel de lecture, un manuel allemand, *Die Kunst Bücher zu Lesen*, Iéna, 1799 de Johann Adam Bergk, qui devrait incarner la *Leserevolution*, s'il y en avait une. Au lieu de s'attarder sur la prononciation et l'orthographe comme Viard, Bergk enseigne un véritable « art de lire ». Cet art exige tout un entraînement, y compris physique. Il ne faut pas lire après avoir mangé. Il ne faut pas lire debout. Mais pour bien entamer un livre il faut se laver la figure avec de l'eau froide puis, si possible, l'emporter au-dehors, pour le lire dans la nature, à haute voix ; car le son de la voix facilite la pénétration des idées. L'essentiel pour Bergk, c'est un comportement actif : on doit s'investir dans la matière imprimée, la maîtriser, et la rapporter à ce qui vous concerne dans votre vie personnelle. « Nous devons rapporter tout ce que nous lisons à notre "moi" et ne jamais perdre de vue la considération que l'étude nous rend plus libre et plus indépendant et qu'elle donne libre cours à l'expression de notre esprit et de notre cœur⁵⁸. » Bergk attribue cette façon de concevoir la lecture à Jean-Jacques Rousseau, auquel il consacre un essai important⁵⁹. Il le cite même sur la page de titre, choisissant les mêmes lignes de *La Nouvelle Héloïse* qui nous ont paru décisives pour la compréhension des lectures de Ranson : « Peu lire et beaucoup méditer sur les lectures, ou ce qui est la même chose, en causer beaucoup avec ses amis, est le moyen de les bien digérer. » Donc, la révolution de la lecture n'a pas eu lieu, même en Allemagne.

Mais la façon de s'appropriier l'imprimé a pris un

tour nouveau vers la fin du XVIII^e siècle. Une lecture proprement rousseauiste s'est créée sous l'impulsion de Jean-Jacques lui-même. Elle consistait à « bien digérer » les livres de façon telle qu'ils entraient profondément dans le tissu de la vie quotidienne. On lisait pour vivre – pour se fiancer, se marier, élever ses enfants. Cette attitude devant le livre n'est plus concevable, malgré la prolifération des manuels sur la vie du couple et la vogue de la psychologie populaire. On peut penser consulter un expert en lisant aujourd'hui, mais pas se donner tout entier à un directeur de conscience. La lecture rousseauiste appartient à un monde que nous avons perdu ; elle nous est aussi étrangère que les perruques et les tabatières de l'Ancien Régime. S'il fallait absolument schématiser, je la situerais entre la lecture de la fin du XVII^e siècle, vouée au « plaie », et celle de la fin du XIX^e siècle, qui visait à distraire. Mais ce schéma est trop simpliste, lui aussi, car il ne tient pas compte des lecteurs qui voulaient gagner le paradis, comprendre le mécanisme de la nature, s'avancer dans la hiérarchie sociale, ou éventuellement réparer leurs postes de radio. Les lectures d'autrefois étaient diverses, mais surtout elles étaient *autres*, et il faut souligner les différences qui les distinguent des lectures d'aujourd'hui.

Ce constat d'altérité ramène à Jean Ranson. J'avoue, en fin de compte, que je ne le vois pas comme un cas unique et dépourvu d'exemplarité. Il a su lire Rousseau comme Rousseau voulait être lu. Il s'est fait le lecteur visé dans les textes, et son expérience prouve que la stratégie de Rousseau n'a pas porté à faux. En touchant ainsi un provincial obscur à travers l'écriture, Jean-Jacques a démontré sa capacité à transformer le rapport du lecteur au texte. Et en s'appropriant ses textes, Ranson a témoigné de la force d'une nouvelle lecture. L'auteur et le lecteur

ont vécu un bouleversement dans la littérature qui allait bien au-delà de la littérature et qui a dû marquer des générations de révolutionnaires et de romantiques.

[Une version anglaise de cette étude a été publiée sous le titre « Readers respond to Rousseau: the fabrication of romantic sensitivity » dans Robert Darnton, *The Great Cat Massacre and Other Episodes in French Cultural History*, New York, Basic Books, 1984, p. 214-256; traduction française: « Le courrier des lecteurs de Rousseau: la construction de la sensibilité romantique », *Le Grand Massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 200-238.]

Nous avons conservé le caractère oral de cette communication donnée en français.

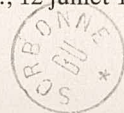
NOTES

1. Il est vrai que Rousseau recevait beaucoup de lettres de ses lecteurs, dont un bon nombre étaient des personnes obscures. Daniel Mornet a tiré profit de cette correspondance pour étudier la réception de *La Nouvelle Héloïse*, qui a déclenché un enthousiasme sans pareil dans l'histoire de la littérature française; cf. D. Mornet, *La Nouvelle Héloïse*, Paris, Hachette 1925, I, p. 247-267. L'étude du dossier Ranson dans la bibliothèque de la ville de Neuchâtel – cité ci-après comme STN – confirme l'analyse de Mornet, mais en l'étendant dans le temps. Car le dossier (STN ms 1204) permet de suivre une lecture rousseauiste pendant plusieurs années de la vie d'un bourgeois provincial. L'étude de ce cas se prête aussi à une autre analyse, celui qui concerne le lecteur implicite, l'horizon d'attente, et le protocole de lecture tels qu'ils sont établis par le texte même. Grâce aux travaux de Wolfgang Iser, Hans Robert Jauss, Wayne Booth, Stanley Fish, Jonathan Culler,

Walter Ong, Louis Marin, et bien d'autres, cette façon de repenser l'histoire de la littérature a fait beaucoup de progrès récemment. J'ai tâché de l'allier à une recherche proprement historique, menée dans les archives. Pour un tour d'horizon de cette littérature critique, avec une bonne bibliographie, cf. S. R. Suleiman et I. Crosman (éd.), *The Reader in the Text: Essays on Audience and Interpretation*, Princeton, 1980. Pour quelques exemples d'études concernant Rousseau, cf. R. J. Ellrich, *Rousseau and his Reader: the Rhetorical Situation of the Major Works*, Chapel Hill, 1969; H. Weinrich, « Muss es Romanlektüre geben? Anmerkungen zu Rousseau und zu den Lesern der *Nouvelle Héloïse* », *Leser und Lesen im 18. Jahrhundert*, Heidelberg, 1977, p. 28-32, et R. Bauer, « Einführung in einige Texte von Jean-Jacques Rousseau », *ibid.*, p. 33-39.

2. Ranson à la STN, 29 avril 1775.
3. *Ibid.*, 17 octobre 1775.
4. *Ibid.*, 27 septembre 1780.
5. *Ibid.*, 8 mars 1777.
6. *Ibid.*, 27 décembre 1774.
7. *Ibid.*, 30 août 1785.
8. *Ibid.*, 10 juin 1777.
9. Pavie à la STN, 4 mars 1772.
10. Ranson à la STN, 9 août 1775.
11. *Ibid.*, 17 octobre 1775.
12. N.-A. Viard, *Les Vrais Principes de la lecture [...]*, Paris, 1783, p. I.
13. *Ibid.*, p. XI.
14. *Ibid.*, p. X.
15. J.-J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, t. IV, p. 358.
16. J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, t. I, p. 8.
17. *Ibid.*
18. *Ibid.*
19. *Ibid.*, p. 9.
20. J.-J. Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, t. II, p. 57-58.

21. *Ibid.*
22. *Ibid.*, p. 5.
23. *Ibid.*, p. 12.
24. *Ibid.*, p. 5.
25. *Ibid.*
26. *Ibid.*, p. 6.
27. Rousseau affiche sa qualité de citoyen de Genève avec éclat dans certains ouvrages composés pendant cette époque, notamment les lettres à d'Alembert et à Christophe de Beaumont. Cette dernière présente un contraste frappant entre l'humble républicain helvétique et le tout-puissant archevêque de Paris : *Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, duc de St Cloud, pair de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, proviseur de Sorbonne, etc.* Pourtant Rousseau n'a pas indiqué « citoyen de Genève » sur la page de titre de *La Nouvelle Héloïse* parce qu'il ne voulait pas « profaner » le nom de sa patrie en l'associant à un roman : cf. *La Nouvelle Héloïse, op. cit.*, p. 27. Au XVIII^e siècle le roman était un genre suspect ou peu estimé, et les romanciers ne mettaient pas normalement leur nom sur leurs ouvrages. On utilisait rarement les prénoms dans le langage quotidien. Mais Rousseau s'est fait Jean-Jacques pour tous ses lecteurs.
28. *Ibid.*, p. 18-19.
29. *Ibid.*, p. 16.
30. *Ibid.*, p. 15.
31. *Ibid.*, p. 16.
32. *Ibid.*, p. 15.
33. Voir les exemples cités dans les notes de l'édition de la Pléiade de *La Nouvelle Héloïse*, p. 1345-1346.
34. *Ibid.*, p. 29.
35. *Ibid.*, p. 11.
36. *Ibid.*, p. 26-27.
37. *Ibid.*, p. 27.
38. *Émile*, p. 357.
39. Ranson à la STN, 9 août 1775.
40. *Ibid.*, 25 janvier 1777.
41. *Ibid.*, 8 mars 1777.
42. *Ibid.*, 10 juin 1777.
43. *Ibid.*, 12 juillet 1777.



44. *Ibid.*, 27 septembre 1777.
45. *Ibid.*, 29 novembre 1777.
46. *Ibid.*, 16 mai 1778.
47. *Ibid.*, 1^{er} août 1778.
48. *Ibid.*, 12 septembre 1778.
49. *Ibid.*, 27 décembre 1778.
50. *Ibid.*, 16 mars 1779.
51. P. Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon, 1960.
52. J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse, op. cit.*, p. 23.
53. Ranson à la STN, 16 septembre 1780.
54. R. Engelsing, *Der Bürger als Leser. Lesergeschichte in Deutschland 1500-1800*, Stuttgart, 1974. Il est vrai que cette thèse, associée surtout aux travaux d'Engelsing, est contestée par quelques chercheurs allemands. Cf. surtout R. Siegert, *Aufklärung und Volkslektüre exemplarisch dargestellt an Rudolph Zacharias Becker und seinem «Noth-und Hilfsbüchlein» mit einer Bibliographie zum Gesamtthema*, Francfort-sur-le-Main, 1978, et M. Welke, «Gemeinsame Lektüre und frühe Formen von Gruppenbildungen im 17. und 18. Jahrhundert: Zeitungslernen in Deutschland», in *Lesegesellschaften und bürgerliche Emanzipation. Ein europäischer Vergleich*, Munich, 1981.
55. Ranson à la STN, 27 décembre 1774.
56. *Ibid.*, 8 mai 1781.
57. *Ibid.*, 12 juillet 1785.
58. J. A. Bergk, *Die Kunst Bücher zu lesen*, Iéna, 1799, p. 411.
59. Voir notamment sa description de l'impact des textes de Rousseau, p. 302 : «*Rousseau, mit seiner glühenden und schöpferischen Einbildungskraft und mit seinem durchdringenden Verstande, fesselt uns unwiderstehlich, und gewährt uns ein Vergnügen, das in das Innerste unsers Herzens dringt. Er enthüllt kühn die Geheimnisse der Natur, und reisst uns durch seine Schilderungen gleich einem reisendem Waldstrome mit fort.*»

Les livres commandés
par Jean Ranson, 1775-1785

On trouvera ci-après une liste des livres commandés par Ranson avec leurs titres complets et d'autres renseignements établis d'après plusieurs bibliographies et catalogues d'ouvrages du XVIII^e siècle. Comme les références dans les lettres de Ranson manquent de précision, on ne peut pas être certain qu'il ait reçu telle ou telle édition d'un livre commandé. Je donne les éditions dont les dates s'approchent le plus de celles des commandes, en m'appuyant surtout sur les catalogues de vente de la Société typographique que Ranson recevait régulièrement. Puisque la STN faisait le commerce de livres aussi bien que l'édition, elle disposait d'un stock énorme – huit cents titres rien que dans le catalogue de 1785 – et elle se procurait les livres qu'elle n'avait pas en stock par échanges avec d'autres maisons. Il faut se rappeler pourtant que les données ci-dessous favorisent l'édition suisse et que la bibliothèque de Ranson contenait beaucoup d'autres ouvrages fournis par d'autres libraires. Je n'ai pas changé l'orthographe originale des pages de titre, ni les indications des lieux d'édition, malgré la profusion des fausses adresses; et j'ai donné le format des ouvrages en plusieurs volumes. Je n'ai pas réussi à identifier quatre livres, dont *Le Citoyen par J.-J. Rousseau*, un livre commandé par Ranson dans une lettre du 4 avril 1778 et qui ne figure pas parmi les œuvres de Rousseau. Il s'agit peut-être d'un des écrits attribués faussement à Rousseau qui circulaient dans la librairie pendant les années 1780, mais Ranson aurait pu penser au *Contrat social*.

I – Religion (12)

Écriture sainte, livres de dévotion : *La Sainte Bible, qui contient le vieux et le nouveau Testament, revue et corrigée sur le texte hébreu et grec, par les pasteurs et professeurs de l'église de Genève, avec les argumens et les réflexions sur les chapitres de l'Écriture-sainte, et des notes, par J. F. Oster-*

vald (Neuchâtel, 1779), 2 vol. in-folio. / *Les Psaumes de David, mis en vers françois, avec les cantiques pour les principales solennités* (Vevey, 1778). / *Abrégé de l'histoire-sainte et du catéchisme d'Ostervald* (Neuchâtel, 1784). / *Recueil de prières, précédé d'un traité de la prière, avec l'explication et la paraphrase de l'Oraison dominicale* (Celle, 1762), de J.-E. Roques. / *La Nourriture de l'âme, ou recueil de prières pour tous les jours de la semaine, pour les principales fêtes de l'année et sur différens sujets intéressans* (Neuchâtel, 1785), de J. R. Ostervald. / *Morale évangélique, ou discours sur le sermon de N.S.J.C. sur la montagne* (Neuchâtel, 1776), 7 vol. in-8°, de J.-E. Bertrand. / *Les Dévotions chrétiennes et raisonnables* (non identifié).

Sermons : *Année évangélique, ou sermons pour tous les dimanches et fêtes de l'année* (Lausanne, 1780), 7 vol. in-8°, de J.-F. Durand. / *Sermons sur les dogmes fondamentaux de la religion naturelle* (Neuchâtel, 1783), de H.-D. Chaillet. / *Sermons sur différens textes de l'Écriture-sainte* (Neuchâtel, 1779), 2 vol. in-8°, de J.-E. Bertrand. / *Sermons de Jean Perdriau* (non identifié). / *Sermons sur divers textes de l'Écriture-sainte* (Genève, 1780), 2 vol. in-8°, de J. E. Romilly.

II – Histoire, voyages, géographie (4)

Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes (Genève, 1780), 4 vol. in-4°, de G.-T. Raynal. / *Voyage en Sicile et à Malte, traduit de l'anglois de M. Brydone, par M. Demeunier* (Londres, 1776), 2 vol. in-8°. / *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale* (Neuchâtel, 1781), 2 vol. in-8°, de J.-R. Sinner. / *Description des montagnes et des vallées qui font partie de la principauté de Neuchâtel et Valengin* (Neuchâtel, 1766), de F.-S. Ostervald. / (*Abrégé élémentaire de l'histoire universelle et Cours de géographie élémentaire* : voir livres d'enfants.)

III – Belles-lettres (14)

Œuvres : *Œuvres de Molière* (Rouen, 1779), 8 vol. in-12. / *Œuvres de M. La Harpe* (Paris, 1778), 6 vol. in-8°. / *Œuvres*

de Crébillon père (Paris, 1774), 3 vol. in-12. / *Œuvres complètes d'Alexis Piron* (Neuchâtel, 1777), 7 vol. in-8°. / *Œuvres de J.-J. Rousseau* (Neuchâtel, 1775), 11 vol. in-8°. / *Œuvres posthumes de J.-J. Rousseau, ou recueil de pièces manuscrites pour servir de supplément aux éditions publiées pendant sa vie* (Neuchâtel et Genève, 1782-1783), 12 vol. in-8°.

Romans, contes : *Histoire de François Wills ou le triomphe de la bienfaisance* (Neuchâtel, 1774), de S. J. Pratt. / *Le Paysan perverti, ou les dangers de la ville, histoire récente mise au jour d'après les véritables lettres des personnages* (La Haye, 1776), 4 vol. in-12, de N.-E. Rétif de La Bretonne. / *Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation, contenant tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes* (Paris, 1782), de S.-F. Ducrest de Saint-Aubin, marquise de Sillery, comtesse de Genlis. / *Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche* (Lyon, 1781), 6 vol. in-12, de Miguel de Cervantes Saavedra.

Autres : *Théâtre de société* (Neuchâtel, 1781), 2 vol. in-8°, de Mme de Genlis. / *L'An deux mille quatre cent quarante, rêve s'il en fut jamais* (Londres, 1775), de L.-S. Mercier. / *Mon bonnet de nuit* (Neuchâtel, 1784), 2 vol. in-8°, de L.-S. Mercier.

IV – Médecine (2)

Soins faciles pour la propreté de la bouche et pour la conservation des dents, par M. Bourdet, dentiste, suivi de l'art de soigner les pieds (Lausanne, 1782), de Bernard Bourdet. / *Avis, contenant la manière de préparer un remède contre la rage, publié à Berlin par ordre du Roi de Prusse* (non identifié).

V – Livres d'enfants, pédagogie (18)

Amusement : *Théâtre d'éducation, à l'usage des jeunes personnes* (Paris, 1785), de Mme de Genlis. / *Nouveaux Contes moraux* (Lyon, 1776), 2 vol. in-12, de Marie Leprince de Beaumont. / *L'Ami des enfans* (Lausanne, 1783), 5 vol. in-12, de Arnaud Berquin. / *Fables de La Fontaine* (Paris,

1779), de Jean de La Fontaine. / *Les Hochets moraux, ou contes pour la première enfance* (Paris, 1784), 2 vol. in-12, de Monget. / *Les Jeux d'enfans, poème tiré du honnaldois* (Neuchâtel, 1781), de A.-A.-J. Feutry. / *Lectures pour les enfans, ou choix de petits contes également propres à les amuser et à leur faire aimer la vertu* (Genève, 1780), anonyme. / *Magasins des enfans, par Madame Leprince de Beaumont, suivi des conversations entre la jeune Émilie et sa mère* (Neuchâtel, 1780), 2 vol. in-12, de Marie Leprince de Beaumont. / *Conversations d'Émilie, ou entretiens instructifs et amusans d'une mère avec sa fille* (Lausanne, 1784), 2 vol. in-12, de L.-F.-P. Tardieu d'Esclavelles, marquise d'Épinay. / *Entretiens, drames, et contes moraux à l'usage des enfans* (La Haye, 1778) de M.-E. Bouée de Lafite.

Instruction : *Annales de la vertu, ou cours d'histoire à l'usage des jeunes personnes* (Paris, 1781), 2 vol. in-8°, de Mme de Genlis. / *Cours de géographie élémentaire, par demandes et réponses* (Neuchâtel, 1783), de F.-S. Osterwald. / *Les Vrais Principes de la lecture, de l'orthographe et de la prononciation françoise, suivis d'un petit traité de la ponctuation, des premiers élémens de la grammaire et de la prosodie françoise et de différentes pièces de lecture propres à donner des notions simples et faciles sur toutes les parties de nos connoissances* (Paris, 1763), de N.-A. Viard. / *Abrégé élémentaire de l'histoire universelle destiné à l'usage de la jeunesse* (s.l., 1771), de Mathurin Veyssière de Lacroze, augmenté par J.-H.-S. Formey.

Pédagogie, éducation morale : *Legs d'un père à ses filles* (Lausanne, 1775), de John Gregory. / *Dissertation sur l'éducation physique des enfans* (Paris, 1762), de Ballexserd. / *Éducation morale, ou réponse à cette question, comment doit-on gouverner l'esprit et le cœur d'un enfant, pour le faire parvenir un jour à l'état d'homme heureux et utile* (s.l., 1770), de J.-A. Comparet. / *Instructions d'un père à ses enfans sur le principe de la vertu et du bonheur* (Genève, 1783), d'Abraham Trembley.

VI – Autres (9)

Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (Genève et Neuchâtel, 1778-1779), 36 vol. de texte et 3 vol. de planches in-4°. / *Le Socrate rustique, ou description de la conduite économique et morale d'un paysan philosophe* (Lausanne, 1777), de Hans Caspar Hirzel. / *Le Messager boiteux* (Berne, 1777). / *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours* (Londres, 1777-1783), 21 vol. in-12, attribué à Louis Petit de Bachaumont et autres. / *Relation ou notice des derniers jours de M. J.-J. Rousseau, circonstances de sa mort et quels sont les ouvrages posthumes qu'on peut attendre de lui* (Londres, 1778), de A.-G. Le Bègue de Presles et J.-H. Magellan. / «Le citoyen par J.-J. Rousseau»: cette commande de Ranson, dans une lettre du 4 avril 1778, ne correspond à aucun ouvrage de Rousseau. / *Lettres de feu M. de Haller contre M. de Voltaire* (Berne, 1778), d'Albrecht von Haller. / *Tableau de Paris* (Neuchâtel, 1783), 8 vol. in-8°, de L.-S. Mercier. / *Portraits des rois de France* (Neuchâtel, 1784), 4 vol. in-8°, de L.-S. Mercier.

Note bibliographique de Robert Darnton

Il me paraît superflu de dresser une longue bibliographie, parce qu'il en existe déjà deux, qui se complètent à merveille : E. Fertig et H. Steinberg, *International Bibliography to the Sociology and Psychology of Reading*, New York, 1971 et S. R. Suleiman et I. Crosman, *The Reader in the Text. Essays on Audience and Interpretation*, Princeton, 1980, avec un essai bibliographique, p. 401-424. Mais je dois mentionner les ouvrages suivants, qui ont eu une importance particulière pour mon travail :

- Booth W. C., *The Rethoric of Fiction*, Chicago, 1961.
Dann O. (éd.), *Lesegesellschaften und bürgerliche Emanzipation. Ein europäischer Vergleich*, Munich, 1981.
Engelsing R., *Der Bürger als Leser. Lesergeschichte in Deutschland 1500-1800*, Stuttgart, 1974.
Fish S., *Self-Consuming Artifacts: the Experience of*

Seventeenth-Century, Literature, Berkeley et Los Angeles, 1972.

Gruenter R. (éd.), *Leser und Lesen im 18. Jahrhundert*, Heidelberg, 1977.

Iser W., *The Implied Reader: Patterns of Communication in Prose Fiction from Bunyan to Beckett*, Baltimore, 1974.

Jauss H. R., *Literaturgeschichte als Provokation*, (Frankfort-sur-le-Main, 1970.

Ong W., «The writer's audience is always a fiction», *PMLA*, vol. 90, 1975, p. 9-21.

Pratt M. L., *Toward a Speech Act Theory of Literary Discourse*, Bloomington, 1977.

Saenger P., «Silent reading: its impact on late medieval script and society», *Viator*, vol. 13, 1982, p. 367-413.

Siegert R., *Aufklärung und Volkslektüre exemplarisch dargestellt an Rudolph Zacharias Becker und seinem «Noth- und Hilfsbüchlein» mit einer Bibliographie zum Gesamtthema*, Francfort-sur-le-Main, 1978.

Spufford M., «First steps in literacy: the reading and writing experiences of the humblest seventeenth century autobiographers», *Social History*, vol. 4, n° 3, 1979, p. 407-435.